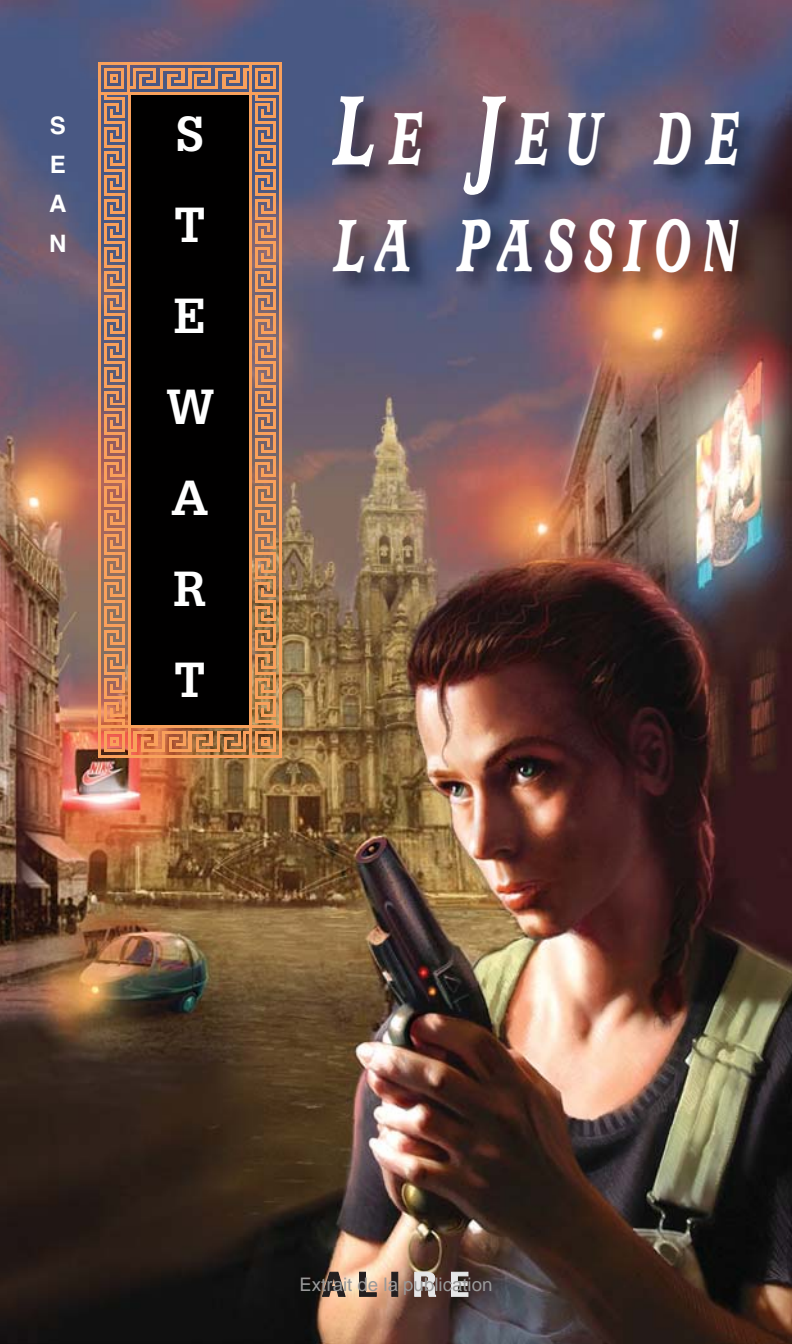


S
E
A
N

S
T
E
W
A
R
T

LE JEU DE LA PASSION



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DU *JEU DE LA PASSION*...

1993 — PRIX ARTHUR-ELLIS

1993 — PRIX AURORA

« NOIR ET MÉCHAMMENT VRAISEMBLABLE.
SEAN STEWART EST UN TALENT À SUIVRE. »

William Gibson

« EXCITANT, PRENANT [...]
À LA FOIS UN CONTE MORAL
ET UN RÉCIT DE SUSPENSE. STEWART EST,
DANS L'ÉCRITURE DE L'IMAGINAIRE,
LE TALENT LE PLUS PROMETTEUR DE CE PAYS. »

The Edmonton Journal

« À LA FOIS DIVERTISSANT ET INQUIÉTANT,
LE JEU DE LA PASSION EST
UN PREMIER ROMAN FANTASTIQUE D'UNE
NOUVELLE VOIX TALENTUEUSE. »

Charles de Lint

« CETTE SAGA CYBERPUNK D'UNE FEMME
DÉTECTIVE PRIVÉE DANS UN PROCHE FUTUR
HYPER-RELIGIEUX EST, TOUT SIMPLEMENT,
REMARQUABLE [...] CE N'EST CEPENDANT PAS
UNE CHARGE AVEUGLE CONTRE LA RELIGION,
MAIS PLUTÔT UNE SUBTILE HISTOIRE
DE TENTATION ET DE MORT...

UN PEU COMME SI

FAUST AVAIT ÉTÉ RÉÉCRIT EN *WHODUNIT*. »

The Globe and Mail

« UNE RÉUSSITE TANT AU PLAN
DE LA SCIENCE-FICTION QUE DU POLAR [...]
TOUT UN DÉBUT DE CARRIÈRE ! »

Publishers Weekly

« UN ROMAN SUBTIL
AUX NOMBREUX NIVEAUX DE LECTURE,
QUI FONCTIONNENT TOUS À LA FOIS [...]
LE JEU DE PASSION EST L'UN DES MEILLEURS
PREMIERS ROMANS QUE J'AI JAMAIS LUS. »

Spider Robinson

« UN ROMAN REMARQUABLE,
PAR UN AUTEUR DONT LE TALENT
EST À LA FOIS ÉVIDENT ET SUBTIL,
UNE HISTOIRE QUI SOLLICITE L'IMAGINATION
ET, MIEUX ENCORE, HANTE LE LECTEUR BIEN
APRÈS QU'IL AIT REMISÉ LE LIVRE
DANS SA BIBLIOTHÈQUE. »

Robert Charles Wilson

« LE MEILLEUR ROMAN DE SCIENCE-FICTION
CANADIEN DEPUIS *LA SERVANTE ÉCARLATE*. »

Horizons SF

« UN ROMAN BRILLANT,
DANS LA GRANDE TRADITION
DU RÉCIT À SUSPENSE DE SCIENCE-FICTION. »

Kim Stanley Robinson

LE JEU DE LA PASSION

DU MÊME AUTEUR

- Passion Play*, Edmonton : Beach Holme, 1992.
Le Jeu de la passion. Roman.
Lévis : Alire, Romans 068, 2003.
- Nobody's Son*, Toronto : MacMillan, 1993.
- Resurrection Man*, New York : Ace Books, 1995.
- Clouds End*, New York : Ace Books, 1996.
- The Night Watch*, New York : Ace Books, 1997.
- Mockingbird*, New York : Ace Books, 1998.
- Galveston*, New York : Ace Books, 2000.
- Yoda - Dark Rendez-vous*, New York : Random House, 2004.
- Perfect Circle*, Easthampton, Small Beer Press, 2004.
- Cathy's Book*, Philadelphie, Running Press, 2006.
- Cathy's Key*, Philadelphie, Running Press, 2008.
- Cathy's Ring*, Philadelphie, Running Press, 2009.

LE JEU DE LA PASSION

SEAN STEWART

traduit de l'anglais
par
ÉLISABETH VONARBURG



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : BIKO

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Passion Play © 1992 SEAN STEWART

© 2003 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

Extrait de la publication

*Pour Philip Freeman
et Dennis Kelley
et, bien sûr, Christine*

*Nous avons été livrés en spectacle au monde,
aux anges et aux hommes.*
Corinthiens I, 4 :9

Quand j'essaie d'écrire, les mots demeurent inertes entre mes doigts : je me prends à parler avec la voix élégante et réfléchie de mon père. Mais ce que je veux, c'est crier à m'en faire exploser le cœur, crier comme un prêcheur pendant un service rédemptionniste. Je veux que Dieu m'accorde une voix qui fera voler en éclats le béton de ces murs, telles les murailles de Jéricho. Je veux dire ma damnation dans toutes les langues, je veux vous faire voir à tous qu'il ne s'agit pas seulement du meurtre de Jonathan Mask, mais de la loi, de Dieu et de la justice.

Et merde.

Les temps sont bien sombres, et nous parlons tous comme la Bible.

Le visage de Mask, je le voyais depuis mon enfance : sombre et austère, avec sa belle grande voix d'acteur semblable à celle de Dieu lui-même, qui énonçait les politiques de la Présidence rédemptionniste comme si elles étaient gravées sur des tablettes de glaise fraîchement rapportées du sommet de la montagne.

Cela semble étrange à dire d'une personne que je n'ai rencontrée qu'après sa mort, mais plus j'ai connu

Jonathan Mask, plus je l'ai détesté. Oh, c'était une éminence, un philosophe, un saint... un ange en flammes dans sa chute. Comme il doit avoir ri en enfer en voyant sa mort devenir un Jeu de la Passion à la télévision, dans chaque foyer, nuit après nuit, à la lumière dansante de la scène. Et lui l'étoile du spectacle, jusqu'à la fin.

Rutger White était son opposé en tout : un homme d'une sévère blancheur dont l'âme avait la rectitude et l'étroitesse d'un cercueil. Le Dieu du diacre White brûlait en lui comme la mèche d'un cierge immaculé.

Lorsque nous nous sommes rencontrés, il a pensé que j'étais une athée et j'ai pensé qu'il était le Diable. Mais il me semble à présent qu'il existait entre nous un courant de sympathie, une ténébreuse communion.

Mon nom est Diane Fletcher. Ma profession, c'est la chasse, mais ma véritable nature, c'est d'être une modelleuse. Les modelleurs sont liés à la structure même des choses, ils y sont forcés. Et maintenant, c'est mon tour d'être captive des rets dans lesquels Rutger White a été pris au piège. Pour six jours encore.

Du fin fond de l'enfer, Jonathan Mask est probablement en train de se moquer de nous deux.

*Et il y eut un soir et il y eut un matin :
et ce fut le premier jour.*

CHAPITRE 1

C'est la fin d'une terrible journée. L'appartement d'Angela Johnson résonne encore de terreur ; des cris de sang s'étalent au travers de ses draps. Ces moments sont les pires pour les modeleurs, quand la souffrance, la frayeur ou la folie d'autrui chantent en nous comme les vibrations du courant dans un fil électrique.

Malade de sa peur, essayant de dissimuler la mienne, j'écoutais un policier me mettre au courant. Le mari s'était trouvé avec des amis. De façon surprenante, il avait laissé la porte déverrouillée...

La porte s'ouvre brusquement. La femme lève les yeux, surprise, effrayée. Des bruits de pas. Trop nombreux. Étendue sur son lit, elle tend la main pour prendre le contrôle à distance de la télévision, annule le son, se retourne pour faire face aux intrus. Parle-t-elle ? Un bredouillement. Ils sont tous masqués. Des masques blancs. Chacun avec une brique ou un morceau de béton, aux angles droits lourds de culpabilité. Elle n'a pas besoin d'explication. Elle gémit et commence à implorer. Le meneur déclare : « Tu as commis l'adultère. » Elle pleure. « J'en suis tellement navré », ajoute-t-il à voix basse. Ils encerclent sa couche. Le meneur lève la main, hésite. Elle se protège

la figure d'un bras en poussant un hurlement aigu. Le son le libère : sa main s'abat, brisant le poignet, écrasant la joue avec le bord de la brique. Le sang roule comme des larmes sur le visage de la femme. Les autres s'y mettent. Personne ne répond à ses cris. Les vigilantes continuent de la frapper, réduisant ses bras et son visage à des esquilles d'os, pendant trente longues secondes après qu'elle est morte. Puis ils s'arrêtent brusquement sur un signe du meneur. « Amen », dit-il enfin. Le regard de Rutger White est ferme et clair. Ils respirent tous avec bruit.

« C'est le troisième cas cette année dans cette congrégation. Mais ces *vigilantes* ne dénoncent jamais personne », m'a dit, bien tranquille, le brigadier à la peau bien rose. « Vous ne trouverez jamais les meneurs.

— Je veux que vous m'amenez monsieur Johnson pour interrogatoire. Et laissez le corps en place. »

Ça l'a choqué : « Seigneur Jésus ! Ce n'est pas... ce n'est pas... »

— Pas bien, Brigadier ? »

Il a rougi avec un embarras irrité. « Vous serez une charmante petite épouse pour quelqu'un, un de ces jours », a-t-il marmonné.

Les flics n'aiment pas les chasseurs, en général. Et encore moins les chasseuses.

« Nous n'avons guère de temps, ai-je dit. S'ils apprennent qu'il y a un chasseur sur le coup, ils avertiront le meneur. Je veux son nom, et vite. Amenez-moi le mari. »

Johnson était maigre et nerveux comme un rat ; à mes yeux, c'était un désordre discordant de lignes brisées, brouillées par la peur et la confusion. Je lui ai demandé pourquoi il avait laissé la porte déverrouillée. Il a murmuré qu'il avait oublié. Comme des mouches attirées par le sang, ses yeux ne cessaient

de revenir au cadavre de sa femme, une bosse dans le lit. Quelques mèches de cheveux blonds sortaient de sous les draps. Je lui ai demandé de nouveau pourquoi il avait laissé la porte déverrouillée.

Il s'est mis à me hurler des obscénités, en me vouant aux gémonies.

Le brigadier a regardé ailleurs en déglutissant quand j'ai tiré le drap pour découvrir ce qui restait du visage d'Angela Johnson. J'ai dû insister, le sang en train de se figer collait le tissu sur sa chair écrabouillée. Quelques heures plus tôt, une âme y résidait encore ; c'était quelqu'un qui pouvait rire, et jurer, et donner un coup sur la télé quand la réception était mauvaise. Ce corps était maintenant déserté, un édifice vide aux yeux condamnés par des briques.

J'ai demandé à monsieur Johnson pourquoi il avait laissé la porte déverrouillée.

« Oh, mon Dieu », a-t-il murmuré. Combien de fois avait-il embrassé cette face disloquée ? Combien de fois caressé ces cheveux sanglants ? « Oh, Seigneur, Seigneur. Il a dit que c'était juste... »

Rutger White a été nommément désigné. Il est coincé, maintenant, même s'il ne le sait pas encore. La chasse finira là, dans le carré du Cours Jéricho. Le meneur des *vigilantes* est un vieil ami de Joshua Johnson. Ils sont tous deux diacres dans une église rédemptionniste. Un pilier de la communauté, Rutger White, mais Johnson a accepté de témoigner contre lui.

Sera-t-il seul ? Est-ce que je me risque trop à l'arrêter sans auxiliaires ? Il pourrait avoir un *taser* acheté au marché noir, bricolé pour être mortel, ou plus vraisemblablement un de ces vieux revolvers : une arme brutale à la dure gueule noire.

Mon propre *taser* pèse son poids de culpabilité dans la poche de ma veste. Je passe le pouce sur le

triangle froid de la touche pour m'assurer qu'elle n'a pas glissé vers le réglage mortel. Carré et triangle, tous deux des formes solides – mais le carré est statique, alors que les triangles doivent bouger. La touche étire sa pointe vers l'avant, impatiente d'aller jusqu'au bout de sa course. « Utilisez la crainte qu'ils ont de la charge mortelle, Fletcher, m'avait dit le capitaine French. Voilà un de vos outils. »

C'est différent pour les modeleurs.

Je règle le *taser* sur la charge paralysante.

Des immeubles d'habitation encadrent le Cours Jéricho sur trois côtés. Ce ghetto pue la pisse et le désespoir ; la pauvreté dessine ses motifs sur les fenêtres brisées et dans les nœuds noirs et enchevêtrés des graffitis. Un chien fouille dans des congères d'ordures. Espacées sur l'asphalte comme les empreintes d'un meurtrier, des flaques s'ensanglantent au soleil couchant tandis que le crépuscule tombe sur le dernier jour de liberté de Rutger White.

J'ai peur, cisailée par des angles aigus de brasillements rouges : je pourrais vous en dire la forme, le goût et la couleur. La chasse déploie ses muscles en moi ; mon sang pétille comme de l'acide et, quand je cligne des yeux, ils sont durs et brûlants sous mes paupières.

Mon Dieu, c'est le sel de mon existence ! La plupart du temps, nous sommes tellement engourdis. J'aime le fourmillement de la peur, qui m'éveille à la vie comme un choc électrique. Le danger me rend translucide, l'asphalte qui s'émiette sous la semelle de mes bottes me transperce, la puanteur, la lueur crépusculaire.

Un homme ouvre une porte d'un coup de pied, passe près de moi en titubant. Son manteau à bon marché a été Fabriqué Avec Fierté en Amérique. Il a bu. Son regard croise le mien. Épais, embrumé. « Dieu vous bénisse », marmonne-t-il.

Il est en colère après quelqu'un – une femme ? Je le vois tout en bruns troubles, en rouges... Oui. Mais pris au piège : pas une ligne de projection, rien ne sort. La colère est un péché mortel.

Je dis « Dieu soit avec vous » tandis qu'il passe tout près de moi. Vers la fin d'une chasse, je n'ai aucun mal à créer des motifs : je n'ai plus besoin de faire la paix dans mon esprit, de me lover autour de chaque nouvel individu. Quand l'âpreté de la chasse est à son summum, je coule comme de la cire chaude et les motifs s'impriment en moi. La spéculation dans le regard d'un inconnu, son attitude, sa façon de marcher, son odeur (ici scotch et sueur, matelas humides et rideaux sombres dans des pièces laissées à l'abandon), et l'image intérieure que j'en perçois en tant que modelleuse, tout cela grave en moi le labyrinthe qui court derrière ses pensées. Ce type ne vaut rien, rien du tout, c'est une sphère d'un brun grisâtre, une bille en laquelle se recroqueville une spire écarlate. Sa rage étire ses racines autour de mon cœur, un déchirement organique qui accélère mon pouls, jusqu'à ce que j'arrive à la bloquer. Plus difficile de bloquer, à présent, vers la fin de la chasse.

Je plane, mon *flash* de modelleuse est à son apogée. Je tremble d'exultation en me dirigeant vers l'appartement de White, tandis que mes pas génèrent des petits bruits de plastique dans les ordures. Skoui-skoui. Scrouch. Les secondes se brisent autour de moi comme de l'eau. Je voudrais pouvoir arrêter cet instant pour toujours, un moment sacré, éternel.

Je frappe à la porte numéro 7. Bruit de chaîne, de verrou qu'on tire, la porte s'ouvre (dernier silence, rideau qui se lève sur une scène) pour révéler le meurtrier.

Le diacre White est un homme de haute taille aux traits lourds. Tel un poing en cotte de maille qui

percerait un gant de velours, la dureté de son âme use son corps, grave des lignes profondes autour de sa bouche et de ses yeux. Son visage est ouvert, dépourvu de culpabilité ; une terrible sincérité illumine son regard, flamme éclatante et vacillante à la fois.

« Oui ? Soyez la bienvenue, par la volonté du Seigneur. Puis-je vous aider ? » Une voix de prêcheur, sévère mais bienveillante. Un parfum léger l'environne, souvenir lointain d'eau de rose.

Je dis : « Dieu vous bénisse. Mon nom est Diane Fletcher », tout en lui montrant brièvement mon permis de chasse. Un éclat soudain dans son regard. Il n'est pas facile à déchiffrer. Mince – une baguette de bois, rectangulaire et lumineuse ? Si lisse, si peu d'irrégularités porteuses d'information. Je n'ai pas confiance.

« Vous travaillez pour la police. Entrez. »

Je fais un pas en avant comme si je marchais sur de la glace pourrie. Une crampe de peur dans la poitrine et dans les tripes. Aucune raison pour moi de prendre ce genre de risque, mais je le fais toujours. La plupart des chasseurs tireraient sur lui depuis le seuil de sa porte et s'occuperaient ensuite des détails en toute sécurité. Peut-être cela tient-il à ma nature de mannequin : on doit suivre jusqu'à sa fin le motif qui s'est dessiné. La symétrie est fatale, inévitable.

La lumière est allumée dans la salle de bains, à ma droite ; la pièce principale s'ouvre à ma gauche. Ça sent le rassis, avec une odeur de vieux tapis, de draps stériles, un vague parfum de crêpes et de saucisses. L'appartement du diacre White est aussi dénudé qu'une cellule de moine : pas d'images, pas d'ordinateur, pas de chaîne stéréo, pas de télé. Les Reds se méfient de la technologie : péché d'orgueil,

disent-ils. L'être humain essayant de défier la divinité. Du moins White n'est-il pas un hypocrite : il vit à la lettre la foi rédemptionniste. Sans aucun doute a-t-il battu Angela Johnson à mort dans la plus pure intégrité morale.

L'appartement est d'un ordre scrupuleux. Ce diacre ne pourrait pas davantage laisser goutter un robinet que prendre son envol vers le soleil. Aucun goût pour le monde extérieur : isolement. Non : il se tient à l'écart. Distance, environnée de noirceur... Un cierge ? Oui ! Long et mince, un cierge pâle, légèrement parfumé, exsudant la piété.

Un bref éclat de satisfaction me traverse d'avoir ainsi circonscrit son image : c'est bien ça, ça fera l'affaire.

Une unique ampoule nue éclaire la salle de séjour. La moquette et le sofa sont de ce beige insipide qui était autrefois la couleur de tous les ordinateurs. Une chaise en plastique au dossier droit constitue le reste du mobilier, avec un petit lit tiré au cordeau, aux draps blancs bien nets et sans oreiller. Un Christ crucifié pend au mur au-dessus de la couche, membres convulsés en une agonie de plastique lisse. Des cercles sanglants dans ses paumes et sur ses chevilles, seules taches de couleur dans la pièce, contraste choquant avec Sa chair divine synthétique et blanche.

La cuisine est aussi propre et stérile qu'une salle d'opération. Sur le mur, une plaque de céramique proclame « In God We Trust », en caractères gothiques emberlificotés.

White s'assied sur la chaise en plastique et m'indique le sofa d'un geste de la main, mais je reste debout, la main gauche toujours refermée sur le *taser* dans ma poche de veste. Une pointe d'excitation jaillit de White, aussi piquante que de l'iode sur une pensée

lacérée. Pourquoi rien d'autre, pourquoi aucune crainte ? Moins de vingt-quatre heures depuis la mort d'Angela Johnson : il doit bien savoir pourquoi je suis là. Ma peau se révolte à la sensation de sa présence : cirieux et lisse, lourd, assuré – et quelque peu dément. Grande ouverte en cette fin de chasse, je frissonne tandis qu'il coule en moi, m'emplissant de ses certitudes ; j'ai du mal à penser, l'atmosphère semble brûlante, c'est dur de respirer.

« Êtes-vous monsieur Rutger White, diacre de la paroisse rédemptionniste du Fils Ressuscité ?

— C'est exact, mademoiselle Fletcher. » Il s'attarde sur le « mademoiselle ». « J'espère qu'il n'y a pas de problèmes à la paroisse.

— Pas à la paroisse. »

Comme à un signal, ses sourcils se soulèvent : « Oh ? » C'est un cierge aux contours durcis, avec une flamme de diamant.

Mon tour. C'est le motif qui nous mène, chacun de nous calcule ses points de repère en essayant de deviner ce que sera la forme finale. Ah ! Oui – voilà le sens de cet appartement. Chaque élément en est lié par la tension de lignes invisibles. Moi-même, je suis intégrée à ce motif qui relie la couche au comptoir de la cuisine, la chaise en plastique aux tristes yeux aveugles du Christ torturé. Des fils, les lignes d'un pentagramme mystique. Je voudrais les trancher comme Alexandre le nœud gordien.

« Angela Johnson est morte. »

White hausse les épaules. C'est un homme de forte carrure, aux épaules éloquentes. « Les meules du Seigneur tournent lentement, mademoiselle Fletcher, mais leur mouture est excessivement fine. »

Je resserre ma prise sur le *taser*.

« Angela Johnson n'était pas une femme vertueuse. J'ai peine pour les âmes, mademoiselle Fletcher, non

pour les corps. J'ai fait mon deuil d'Angela Johnson il y a bien longtemps.»

Le chagrin de White se mélange à mon horreur devant le meurtre d'Angela. Une tristesse diffuse en moi, des souvenirs aux contours doux et tendres, une éclosion de mélancolie alors qu'il se la rappelle telle qu'autrefois, pieuse et innocente...

Je suis déséquilibrée ; les émotions de White se confondent avec les miennes, je perds ma capacité de les distinguer. La bénédiction des modeleurs, s'enivrer de la joie d'autrui. Leur malédiction, sentir la folie d'autrui prendre racine dans leur âme, et y fleurir.

Je m'écrie : «Elle a été lapidée jusqu'à ce que mort s'ensuive !» Furieuse de ma frayeur. Luttant pour me séparer de White. Comment ce salaud peut-il être aussi calme ? Pourquoi n'a-t-il pas peur de moi ? Il est bien trop sûr de lui.

«Monsieur White...

— Diacre.

— Je crois que vous étiez le meneur des *vigilantes* qui ont assassiné Angela Johnson.»

Cette accusation est un choc, comme une lame soudain jaillie de son fourreau, nue désormais entre nous. White prend une soudaine aspiration sifflante.

La flamme avide danse dans les yeux de Rutger White. Il est aussi intrépide qu'un saint dans l'attente de son martyr, mais il y a aussi de la ruse en lui, comme s'il savourait un secret inconnu de moi.

«C'est fini. Trois autres ont avoué.» Je mens, je bluffe. «Joshua Johnson témoignera pour l'accusation. C'est fini, monsieur White.»

Il se met à rire. «Aimeriez-vous une tasse de café ? du thé ? Non ?» Il se penche vers moi et sa chaise de plastique craque. «Aimez-vous votre prochain, mademoiselle Fletcher ?

— Fletcher », dis-je d'un ton sec. Calme, Diane. Du calme. « Oui. »

White hoche la tête, satisfait. « Moi aussi. Et pour le salut de notre prochain, nous devons observer la Loi. Aucun être humain ne respecte la Loi plus que moi, mademoiselle Fletcher. De toute évidence, vous éprouvez le même sentiment, ou vous vous seriez trouvé un autre métier... Mais vous et moi, nous savons qu'il existe une Loi supérieure, une Loi dont le respect doit être absolu. Et nous savons tous deux qu'il existe des crimes que la police, si respectueuse soit-elle de la Loi, ne peut punir, parce qu'elle manque de temps, d'argent, ou de preuves suffisant à justifier une arrestation. En ce qui concerne ce genre de criminels, le Seigneur doit compter sur d'autres serviteurs pour exécuter sa volonté. Angela Johnson était une criminelle de cette sorte. Elle avait enfreint les commandements du Seigneur en commettant le péché d'adultère. Ce faisant, elle a entraîné son amant dans sa propre damnation et donné un exemple qui en ferait assurément sortir d'autres du droit chemin. »

White, les mains ouvertes, expose son argument avec toute l'autorité et le sérieux possibles. Il parle, et le cierge brûle avec plus d'éclat. La mèche est noire, calcinée, des fragments de cendres polluent la cire liquide en dessous. Tout en haut, près de la flamme, les rebords se tordent et s'affaissent, déformés par la chaleur croissante. Des gouttes perlent, petits globules de sang blanc.

« Mademoiselle Fletcher, je sais quelle responsabilité j'ai prise. Mais les âmes de mes frères étaient en péril, des âmes qui auraient pu être perdues sans une sévère leçon, et je savais quel était mon devoir. »

Le poids de ses pensées m'écrase et, plus lourd encore, le poids de mes anciens péchés, les criminels

que j'ai livrés à la Loi. La culpabilité que j'éprouve pour leur mort à tous : Tommy Scott, Red Wilson, Patience Hardy – exécutée il y a seulement trois semaines. *La Loi Supérieure. De toute évidence, vous éprouvez le même sentiment, ou vous vous seriez trouvé un autre métier...*

Seigneur, comme je hais Rutger White d'avoir fait surgir leurs fantômes grisâtres !

Ses mains lisses semblent se tordre de douleur. « Heureux ceux qui ne sont pas appelés à servir le Seigneur, mademoiselle Fletcher, car Son service est rarement aisé. Mais le Seigneur ne peut être ignoré. On doit répondre à Son appel. Parfois, on doit obéir à des principes supérieurs, quel qu'en soit le coût personnel.

— “Tu ne tueras point” était encore un des dix commandements, la dernière fois que j'ai regardé. »

Un spasme de panique se tord en moi. Depuis la mort de ma mère, quand j'ai appris à bloquer la douleur de mon père, je n'ai jamais été aussi ouverte, je ne me suis jamais sentie aussi bouleversée par les émotions d'autrui. Rutger White déborde en moi, son motif se coagule sur le mien en le déformant. Malgré moi, son image effectue un demi-tour et pour la première fois je vois l'autre côté du cierge : la cire en fusion rampe le long de la tige. Des vers blancs, aveugles et avides.

White dit : « Êtes-vous une meurtrière quand vous livrez un criminel à la pendaison ?

— Je les livre ! J'attends d'être certaine. Les cours de justice rendent le jugement final. Je ne joue pas à Dieu, Diacre White.

— Le Président a réclamé “une Loi en accord avec la Loi divine”. Il n'y a pas de circonstances atténuantes quand on a enfreint la Loi divine, made-

moiselle Fletcher, et le Christ est la seule cour d'appel. La Rédemption ne vient que de Lui.» Un haussement d'épaules. «Si vous estimez devoir m'arrêter, alors faites-le – mais je n'ai rien fait de mal aux yeux du Seigneur.»

Saisie de nausée, je m'écarte enfin de lui, en essayant de me calmer, d'imaginer un cercle immaculé autour de moi, de couper toutes les lignes qui nous relient. Mon témoignage fera pendre Rutger White. J'aurais presque pitié de lui. C'était un être humain, autrefois, avant que quelque chose ne le brise – une histoire d'amour ? Un vice secret ? Une enfance impossible à transcender ? Et il s'est soumis à l'Infini, il a laissé son Dieu effacer sa forme humaine et l'étamper du motif d'une implacable Justice.

Me voilà plus sereine à présent. La pitié est une ressource essentielle pour les modeleurs : une émotion divine, qui tombe du ciel et vient de loin. Infiniment plus sûr d'avoir pitié d'autrui que de le comprendre. «“Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lance la première pierre...”», monsieur White. Je crains que vous ne deviez me suivre.»

Le diacre se lève. Un souffle embrasé le traverse. Cire en fusion, il vole, tel Icare vers le soleil. Et maintenant s'en vient la chute, la longue, longue chute. Il dit «Très bien», comme désolé de me faire perdre mon temps. Il traverse le couloir et tend une main vers son manteau ; sous ses bras, des taches ovales de transpiration. Il sourit – il *sourit*.

Bon sang, quelque chose ne va pas, le motif est brisé, lacunaire. Quelque chose dans l'appartement. La cuisine ? Le lit ? Le sofa ? La salle de bains... Où est le piège ? Sa confiance peut-elle lui venir d'une foi délirante en la protection divine ?

La salle de bains ?

Suspendue dans la fournaise qu'est White, je me rappelle une des sinistres anecdotes historiques de mon père. Après avoir pris une ville, on demande au général ce qu'on doit faire des habitants. Il répond – la réponse de White : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens. »

J'essaie d'avoir l'air détaché en suivant White dans le corridor mais en moi : triangles lovés, détente à un cheveu d'être pressée, avide d'action soudaine.

White se redresse et brusquement le motif se condense en moi. « Je suis prêt », siffle-t-il, et le cierge-soleil atteint l'incandescence.

Couteau! Une lame à cran d'arrêt qui s'ouvre avec un cliquetis sonore, et je recule d'un bond alors que White frappe dans le vide là où aurait dû se trouver mon estomac. La peur brouille notre exaltation, j'arrache le *taser* de ma poche, White fonce sur moi. Et moi... j'hésite, avec dans la bouche le dur goût d'acier de notre désespoir, j'en sens l'aiguillon. White pousse un grognement, mon doigt reste figé sur la détente pendant un instant d'éternité. En lui le feu étincelle, un néant pâle mais brûlant dans le gouffre de ses yeux, et il se précipite sur la pointe acérée de son martyr, et enfin mon doigt se contracte sur la détente du *taser*.

La lame est à vingt centimètres de mon visage quand la décharge frappe White. Le courant lui convulse les muscles, une énorme gifle qui le fait reculer, bras en croix – la croix du *taser*. Dos arqué, paumes clouées, il s'effondre dans le couloir. Les marques de brûlure courent sur sa veste, sur son cou. Le couteau claque sur le sol en échardes bruyantes.

Dans l'appartement, la tension a disparu de toutes les lignes. Un filet de fumée reste suspendu un instant dans l'air puis s'efface lui aussi.

J'ai réglé de nouveau le *taser*, j'ai traîné White dans le salon et je l'ai jeté sur son lit, encore sous le coup de l'adrénaline, excitée par l'arrestation.

Après avoir tiré de ma poche la seringue jetable, j'ai administré à White une dose judicieuse de Dodo. L'opiacé synthétique le garderait inconscient, une fois dissipé le choc du *taser*. Il était en sueur, et bien en chair. Il m'a fallu trois essais avant de trouver la veine, à piquer l'aiguille dans son bras et à l'en sortir. Le sang perlait en lentes gouttelettes de sa peau pâle, tachant le morceau d'ouate que j'avais collé au creux de son coude.

J'avais encore le crépitement de la décharge au bout des doigts, douloureuse, tandis que j'étendais White sous son Sauveur aveugle. Il était au-dessus de tout cela, ce Christ borné, rien ne l'avait touché et il ne touchait rien, yeux aussi aveugles et sans remords qu'une sculpture grecque. Pas naturel. Un tableau qui aurait rempli n'importe qui de nervosité – et je gagne ma vie en étant sensible à ce genre de motif. J'ai senti le froid qui s'installait, la grisaille qui m'engloutit toujours lorsque se dissipe l'excitation de la chasse.

Une fois effectuée l'arrestation, je devais m'occuper du transfert. White n'avait pas le téléphone. Je devrais utiliser celui d'un voisin.

Je n'ai pu m'empêcher de lui jeter un dernier coup d'œil avant de partir. J'ai une tendance profonde à la superstition. J'hésitais, j'avais peur qu'il ne se lève tel Lazare pour s'échapper si je quittais la pièce. Stupide, évidemment. Entre la décharge du *taser* et l'injection de Dodo, il aurait fallu un miracle pour réveiller le diacre avant trois bonnes heures. J'ai franchi la porte et l'ai fermée avec une secousse derrière moi. Son Christ n'était pas le genre de Christ qui accomplissait des miracles.

Même si elle se dissipait, l'excitation de la chasse courait encore en moi comme une petite dose de Gel – la drogue que j'utilisais couramment dans ma folle jeunesse. Dehors, dans l'immeuble de l'autre côté de la place, un couple se disputait en hurlant, pulvérisant le silence fragile. La lune brillait dans le crépuscule qui s'alourdissait. J'ai distingué dans le ciel la ceinture d'Orion le Chasseur, et je lui ai souhaité bonne chasse.

« Désolé, on n'en veut pas, allez-vous-en et Dieu vous bénisse », a marmonné une voix derrière la porte du numéro 8.

« Amen, et Dieu vous bénisse, voisin. Je m'appelle Diane Fletcher et j'ai besoin d'un service. » Je n'ai pu m'empêcher de sourire au mince jeune homme qui a ouvert la porte. J'ai sorti mon insigne, le reflet sur le métal l'a ébloui comme un projecteur et il a fait une petite grimace d'inconfort.

« Oh, bon Dieu ! Je veux dire, euh... je vous en prie, entrez donc. Là, attention, ne marchez pas là-dessus. Désolé pour le désordre. Ah, il faut vous courber, là. Désolé ! Euh... bon, alors, vous vouliez quoi ? »

Le lourd parfum du Templar régnait dans l'appartement. Illégal, bien entendu, mais j'avais fait mon quota. L'avantage de ne pas réellement appartenir à la police, c'est qu'on n'a pas à arrêter des gens pour des trucs stupides, comme fumer un tortillon de Templar ou baiser hors du mariage.

« Jim... Jim Haliday », il a marmonné. Il avait de longs bras, de longues jambes, des mouvements pas très bien coordonnés, et un visage nerveux mais plaisant. Séduisant, d'une certaine façon brouillonne. À peu près mon âge, trente, trente et un ans. Son appartement semblait ne pas avoir été nettoyé depuis l'année

où ce type avait atteint l'âge de voter. Je pouvais repérer au moins trois tasses de café froid là où il les avait posées dans sa semi-ébrioité, et quatre livres différents traînaient dans le salon, ouverts, étalés sur le ventre. J'ai dû déterrer le téléphone de sous *In God We Trust : les médias et la Présidence rédemptionniste*. Je me suis accroupie sur le tapis tout plissé pour prévenir la police de l'arrestation que j'avais effectuée.

Le Central m'a mise en attente. Prisonnière de la merde néoclassique niaise qu'ils diffusent avec insistance, j'ai continué mon inspection distraite – un vice professionnel commun à tous les chasseurs. Pas ce qu'on aurait pu appeler un intérieur rempli de piété : télé, ensemble vidéo, chaîne stéréo – le type aimait assez sa musique pour avoir acheté un Panasonic, malgré la taxe qui frappait les produits japonais. Intéressant.

J'ai enfin obtenu la communication et j'ai demandé un car de police. Alors que je raccrochais, Haliday a jeté un coup d'œil vers la cuisine. Des oignons en tranches frisaient en sifflant dans une poêle fumante. « Holà, je ferais mieux d'aérer, hein ? » a-t-il dit en ouvrant tout grand la porte d'entrée.

« Eh bien, dites donc, Jim, ouvert ou fermé, ça va quand même sentir le harem turc. Je ne vais pas vous arrêter pour quelques joints de Templar, d'accord ? »

C'est ainsi que les chasseurs se font des amis, par le maniement délicat de la culpabilité, du soulagement et de la gratitude. Il existe de meilleures façons, mais j'en ai oublié la plupart, et l'anxiété de Jim Haliday était comme une râpe sur mon âme de modeleuse encore meurtrie et endolorie par l'arrestation de White.

Haliday m'a regardée comme quelqu'un qui vient de se faire dire que, somme toute, il ne devra pas

subir un traitement de canal. Il a éclaté d'un rire embarrassé. «Eh, merci. Ce n'était pas moi, vous savez. Je loue l'appartement à un sultan turc de mes amis pendant les fins de semaine, alors, vous comprenez...»

J'ai souri en retour et je suis restée un instant assise par terre à aspirer l'essence confortable et enfumée de l'appartement de Haliday comme s'il s'était agi d'une inoxydable atmosphère montagnarde. Le plaisir me pénétrait, détendant mes muscles douloureux. Bon sang, je suis *affamée*, ai-je pensé, surprise. J'ai cherché des yeux un coussin, me suis étalée plus à mon aise sur le plancher. Un des bénéfiques marginaux du statut de chasseur : les policiers réguliers se doivent d'être plus formels, plus professionnels. Mais pas les chasseurs. La série des films «Le Pisteur» ont si solidement établi notre image dans l'esprit du public qu'on est déçu si nous ne puons pas le scotch et ne ponctuons pas une phrase sur deux en crachant par terre avec dédain, même à l'intérieur d'une pièce.

Haliday haussa les sourcils : «Et puis... Qu'est-ce qu'une jolie flic comme vous fait dans un trou pareil ? Il y a un problème avec le diacre ?

— Vous le connaissiez ?

— Au sens biblique du terme ? Non : je préfère les filles, et je crois que le diacre préfère répandre sa semence sur la terre.»

J'ai dû avoir l'air surpris, car il a eu un sourire malicieux. Son image était vive et insouciant... du jaune, surtout, avec des touches de bleu et de vert. Agité par le vent. Un étang en juin ?

Je me suis arrêtée net. Moins d'une heure après l'arrestation et je lisais Jim Haliday sans le vouloir. À moins d'être en chasse, je ne le fais pas sans permission. Tout le monde a droit à sa vie privée – à

moins d'assassiner une jeune femme solitaire et sans défense. Dans ce cas, on se met au ban de la société et de ses protections, et, pour des gens comme moi, on a renoncé à son droit à la vie privée.

Mais Jim n'était qu'un gars ordinaire et je n'avais aucun droit de le lire, bon sang. J'ai souri en essayant d'avoir l'air inoffensif. « Pourquoi ne vous entendez-vous pas, le diacre et vous ? »

Il a réfléchi. « Eh bien, ce pourraient être les explosions musicales de *Korpus Kristi* après onze heures du soir ou les généreuses portions de *Pink Sin Ladies* que j'essayais de lui refiler à la première heure tous les dimanches matin. »

Il donnait envie de se détendre. Il avait des mains étroites aux longs doigts, qui meublaient les blancs entre ses paroles. « Alors, qu'est-ce qui se passe ? Vous avez demandé un car de police.

— Monsieur White est recherché en rapport avec la mort d'Angela Johnson. »

Ses yeux ensommeillés se sont écarquillés. « Le diacre ? Peste ! »

Il est allé ouvrir le petit frigo. « Vous voulez manger quelque chose en attendant ? » Il fouillait dans les restes. « Je me faisais une omelette, on peut partager sans problème. On a un peu de macaronis... de la salade de patates... un peu de chili. Deux biè... hum, un coca + calcium », marmonna-t-il.

J'ai hésité, surprise par cette amabilité dans un district que je n'avais pas trouvé spécialement débordant de bons Samaritains. Mais la pointe de la chasse perdait de son tranchant, et quand elle se serait complètement émoussée, je redeviendrais terne et grise. « Merci. Peut-être un peu d'omelette », ai-je dit. Je me suis révoltée intérieurement à m'entendre essayer de me gagner un ami d'une façon aussi niaise, ter-

rifiée à l'idée qu'il pourrait me croire en train de m'imposer ou de lui faire du chantage à cause du damné Templar. Ou bien de lui faire du plat. Morte d'embarras, j'ai senti la peau de mon visage rougir en picotant. Oh, Seigneur, je dois avoir l'air d'une de ces femmes-flics, dans les films de porno rose, sur le point de dézipper son pantalon pour révéler des bas résille en dessous. Et moi qui ne porte que des chaussettes de sport – quelle déception !

Diane, arrête.

J'espérais que mon sourire figé me servirait de couverture pendant que je me reprenais. Bon Dieu, je voulais parler à présent, simplement parler avec un autre être humain décent, pendant que j'étais encore assez ouverte pour le sentir ; je voulais rester dans l'appartement bordélique et chaleureux de Jim, je ne voulais pas retourner à la cellule stérile du diacre.

Les lieux, comme les gens, possèdent des formes auxquelles j'ai du mal à résister. Attendre le car de police seule avec White dans l'appartement numéro 7 m'aurait laissée la bouche grouillant de citations de l'Ancien Testament, et en train de m'armer pour la chasse aux iniques. Je n'en avais nulle envie. Je voulais juste parler, établir un contact, sortir du cercle ensorcelé qui emprisonnait White depuis si longtemps. Je ne mourais pas de solitude, ce n'était pas ça. Je voulais seulement de la compagnie.

« Alors... Je n'ai jamais vu un flic avec une queue de cheval », a dit Jim.

— Pas un flic, ai-je rectifié. Je garde la queue de cheval pour embêter les flics. »

Il a fait une grimace comique : « Peux pas dire que je les blâme. Après tout, c'est une fille qui a commis le crime originel. Quelle belle fiche de résultats, hein ? »

Il a pris quelques œufs dans le frigo pour les casser contre le rebord d'un gros bol. « Alors, qu'est-ce qui se passe avec le diacre White ? » Il m'a jeté un regard inquisiteur en essayant sans succès d'éviter de se salir les doigts avec les dernières coulées d'œuf.

« Il est vivant. Je l'ai laissé dans son appartement. »

Jim m'a souri : « Seigneur Dieu ! D'ici demain, tout le monde va savoir que le diacre avait Une Femme dans sa chambre. Ça va faire sensation ! Je vous préviens, nombre d'esprits tordus vont se demander de quel genre de perversion vous avez bien pu user pour tenter le Patriarce !

— Cent dix volts et vingt milligrammes de Dodo, ai-je répliqué d'un ton bref. Pas mal décadent, hein ? Il m'a attaquée avec un cran d'arrêt. »

Il a sifflé, « Stupéfiant ! », tout en me jetant un autre coup d'œil et oui, il était intéressé. Je l'ai senti au contact soudain de son sourire, de son regard. Il avait le genre de sourcils que j'aime, des arcs classiques, comme ceux du buste d'Apollon qui appartenait à mon père.

Il a mélangé les œufs avec de la moutarde, du poivre et de l'origan et versé la mixture dans la poêle avec les oignons. « Alors je suppose que vous l'avez vu venir. Le couteau, je veux dire. »

Hum. Eh bien, d'une certaine façon, oui, mais parce que je suis modeleuse. Et en parler n'était ni facile ni avisé. « Je m'attendais à ce qu'il essaie quelque chose, oui.

— Comment saviez-vous qu'il allait le faire ?

— La lumière dans la salle de bains.

— Oh. » Il a froncé les sourcils. « Je vois. Évidemment.

— White était trop sûr de lui, ai-je expliqué. Je savais très bien qu'il pensait pouvoir s'en tirer. Mais

c'est le type de gars à devenir dingue si un robinet fuit, oui ? » Jim a opiné du chef. « Et pourtant, quand on s'est levés pour partir, il ne s'est pas donné la peine d'éteindre la lumière dans la salle de bains. Alors j'ai su qu'il n'avait pas la moindre intention de sortir. Je savais que c'était un bon Red, il n'aurait pas eu de *taser* ou de pistolet, trop tech'. Ça devait donc être un couteau. »

Hmm. Pardi.

Eh bien, peut-être. J'avais bel et bien su. Si j'avais pensé qu'il avait une arme à feu, ne l'aurais-je pas tiré au *taser* avant qu'il ne puisse se retourner ? C'est si souvent ainsi, quand on est modeleur : on suit le trait, le motif et on y réagit bien avant de pouvoir articuler consciemment des raisons.

« Vous êtes un dollar d'impôts drôlement bien dépensé, a dit Jim en secouant la tête. Où avez-vous appris à faire ce genre de déductions ? »

Seigneur, tout ça se rapprochait trop de la vérité. Jim avait l'air d'un type bien, mais même son meilleur ami, on ne peut pas lui dire qu'on est modeleur. Ça les retourne. Ils se mettent à avoir la trouille. Ils veulent vous faire du mal, vous étudier, ou tout simplement mettre entre eux et vous le plus d'espace possible.

J'ai joué avec le rebord élimé du tapis orange en évitant son regard – on ne peut jamais dissiper sa crainte d'être lu par eux aussi aisément qu'on les lit. J'ai haussé les épaules. « Ça fait partie du boulot », ai-je menti.

Juste établir un contact.

Nous en étions vers le milieu du festin quand le car de police est arrivé, comme un corbillard, tuant tout le plaisir que j'éprouvais à la compagnie de Jim. J'étais très bien là. Je n'avais pas envie d'être de nouveau traînée dans cette enquête. Une fois dans l'appar-

tement de Haliday, avec l'omelette à moitié entamée et une canette de coca-cola, le dur frisson de la chasse n'était pas comparable au simple plaisir de dîner en compagnie d'un autre être humain. J'ai éprouvé un besoin soudain de faire la morte, d'ignorer les flics et de discuter avec Jim de l'interdit présidentiel sur les combinaisons génétiques ou du dernier album de *Pink Sin Ladies*.

J'ai plutôt abandonné un bout d'omelette dans mon assiette, comme prétexte pour revenir.

J'ai quitté l'appartement numéro 8. Dehors, le Cours Jéricho était un vaste carré de froid désert. Le fourgon blindé, aux couleurs de la police, avait fait taire les bavardages des voisins. Les lampes de la place, brisées depuis longtemps, ne seraient jamais remplacées. Une lumière lasse filtrait çà et là des fenêtres des immeubles. J'étais bien contente de l'obscurité. Bien contente que tous ces yeux cachés ne puissent clairement me voir.

Je n'aime pas avoir affaire à la police régulière. Le flic et moi, nous avons gardé nos mains dans nos poches en nous saluant. Il était mince, falot, inexpressif, sa seule émotion un vague malaise à risquer son véhicule dans un tel quartier. « Appartement 7 », lui ai-je dit.

Rutger White était étendu dans l'état où je l'avais laissé. Si pâle et si immobile que pendant un bref instant de terreur je l'ai cru mort. Je me suis ouverte totalement pour chercher en lui un signe de vie, n'importe lequel. Il y en avait un, Dieu merci, juste sous la surface comme un ruisseau sous la glace. J'ai vu sa poitrine se soulever et j'ai fait une grimace, embarrassée de ma crainte.

Nous avons transporté White dans le fourgon et nous l'y avons attaché. « Désolée pour la brûlure.

C'est juste ça, plus du Dodo. Il a essayé de me poignarder, alors...

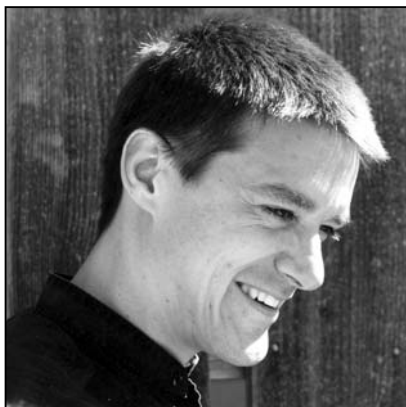
— Qu'ils aient une marque de brûlure ou dix, je m'en fiche, aussi longtemps qu'ils sont vivants», a dit le flic en faisant claquer les portes métalliques.

J'étais contente de le voir partir. Je suis restée dans le Cours Jérico jusqu'à ce que le bruit du fourgon ait disparu dans la nuit. Et un peu plus longtemps encore, tandis que le froid me gelait la figure et que mes membres s'engourdissaient. Mécanique, insensible. Tout en sachant que j'aurais dû rentrer, j'étais captive là, débordant de silence.

Quand je me suis mise à marcher, je ne savais pas où j'allais. Je le fais souvent. Commencer par un trait et laisser ensuite la forme se créer toute seule. Cette fois-là, elle m'a menée à la porte de l'appartement 7. En détournant les yeux du lit vide, je suis entrée dans la salle de bains. Mon visage bronzé dans le miroir, surpris, les yeux verts plissés, la queue de cheval frisottée qui se balance derrière – j'ai souhaité pour la millième fois avoir simplement des cheveux raides.

Il y a quelque chose de dérangent dans la symétrie aveugle des miroirs. Quelquefois, ils me font peur. J'ai donné une claque sur l'interrupteur et j'ai quitté l'appartement en hâte, en verrouillant la porte derrière moi.

Quand je suis retournée au numéro 8, l'omelette était froide. J'ai essayé de m'asseoir, adossée contre l'une des étagères de livres, mais le plancher était encombré, je n'arrivais pas à trouver une position confortable. Jim s'est approché de moi, avec prudence. Il a tripoté un livre de poche, ostensiblement pour ranger un peu. Nous étions tous deux embarrassés. Bon sang, je n'avais aucune raison d'être là. Il m'a jeté un regard en biais en s'asseyant près de moi. «Je peux vous offrir un verre de vin ?



SEAN STEWART...

... est né en 1965 et il a partagé son enfance entre Lubbock (Texas), l'été, et Edmonton, l'hiver. *Le Jeu de la passion*, son premier roman, est paru en 1992 chez Beach Holme et il lui a mérité l'année suivante le Arthur-Ellis du « Meilleur premier roman policier » et le Aurora du « Meilleur roman de science-fiction », deux importants prix canadiens. Depuis, Sean Stewart a publié une dizaine de romans, qui touchent avec bonheur la fantasy ou le réalisme magique. *Galveston* (Ace, 2000) a remporté le Sunburst Award et le prestigieux World Fantasy Award. En compagnie de son épouse et de ses deux filles, Sean Stewart habite le nord de la Californie.

LE JEU DE LA PASSION
est le soixante-seizième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



« UNE RÉUSSITE TANT AU PLAN DE LA SCIENCE-FICTION QUE DU POLAR [...] TOUT UN DÉBUT DE CARRIÈRE ! »

Publishers Weekly

Le Jeu de la passion

Dans une Amérique contrôlée par l'extrême droite et le fanatisme religieux, et où toute utilisation des technologies avancées est considérée comme une perversion, Diane Fletcher est une *Chasseuse*, c'est-à-dire une détective privée qui a la capacité de voir et de sentir les émotions de ses semblables. C'est pourquoi la police, dans certains cas difficiles, lui demande son aide.

Lorsque Jonathan Mask, tenu pour le plus grand acteur des États-Unis, est trouvé mort dans sa loge, électrocuté par un machiavélique costume de scène, on demande à Fletcher d'user de son talent particulier : s'agit-il d'un accident, d'un suicide ou d'un meurtre ?

Or, même pour l'empathie, les circonstances de la mort de Mask demeurent nébuleuses. Pourtant, à mesure que l'enquête progresse, Diane Fletcher se convainc d'une chose : les relations extrêmement troubles qu'entretenait Mask avec ses collègues, mais aussi avec les hautes sphères religieuses et politiques, n'ont pu que le conduire tout droit vers ces zones d'ombre où la justice fait souvent office de vengeance... et vice-versa !

TEXTE INÉDIT



12,95 \$

9 782896 153886 Extrait de la publication 6,90 € TTC